



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Il serait bien difficile de ne pas se répéter en fait de modes. Comment trouver le moyen d'apprendre que la nouveauté annoncée continue à être admise, si l'on ne redit de tems à autre qu'on l'a revue aux promenades, aux spectacles, à la ville? Force nous est donc de parler souvent de pailles de riz, parce que les pailles de riz forment la mode la plus nombreuse, la plus jolie, la plus recherchée cet été. Reste la disposition des ornemens qui en varient l'aspect, et dont nous pouvons donner des descriptions d'autant plus imitables que les maisons Herbaut, Thomas, La Rochelle, Céliane, Vaulout, Baudrant et plusieurs autres d'égal renom, servent de source à tous nos documens.

— Nous citerons donc un chapeau de paille de riz, passe évasée, doublé de

crêpe soufre, et ayant de chaque côté des mancinis en petites roses très-pâles, qui encadreraient merveilleusement le visage. Deux plumes soufre, à bouts rosés, et des rubans soufre frangés en rose, formeraient de ce chapeau la plus délicate et la plus élégante coiffure.

— Un chapeau de paille de riz orné d'une guirlande de petites bruyères lilas, jaune et rose, couronnant le haut de la forme et descendant de chaque côté pour se réunir par derrière sous un nœud au-dessus du bavolet. Les rubans fond blanc avaient de petites lignes lilas et jaunes sur les bords. En dessous de la passe, un petit cordon de bruyères traversait le front et se terminait de chaque côté par une touffe de bruyères qui tenait lieu de touffes de cheveux.

— Une paille de riz ornée sur le côté de quelques branches de volubilis placées dans un nœud de rubans de gaze blonde.

Ces rubans ne ressemblent point à ceux de l'année dernière. Ils ont un fond mat, uni, et des deux côtés un travail à jour fait l'effet d'une écaille de blonde. Sous ce chapeau était une garniture de blonde tendue sur le front et froncée de chaque côté.

— Un chapeau paille de riz orné sur le côté de deux nœuds de rubans en gros grain blanc frangés. Chacun de ces nœuds n'était composé que de deux coques, séparées au milieu par un cordon de petites fleurs rosées formant agrafe, et terminées au bout par des branches de feuillage. Ces deux nœuds placés un peu diagonalement se trouvaient assez séparés pour que les branches ne s'entremêlassent point, ce qui rendait leur disposition très-jolie. Dessous, deux nœuds et des mentonnières de blondes.

— Sur les chapeaux en paille d'Italie, on voit aussi beaucoup de branches de feuillage partant d'un nœud de ruban blanc; ou des guirlandes de fleurs, ce qui dispense de tous rubans, hors ceux qui forment les brides. On revoit ainsi employé ce charmant mélange de bleuets, de coquelicots et d'épis, qui paraissent chaque année aux premières modes de printemps. Cet assemblage formant guirlande, sur une belle paille de riz, est une de leurs plus jolies garnitures.

— Les capotes à coulisses sont très-élégantes, ou très-communes, selon l'étoffe employée. Le fait est qu'elles sont aussi nombreuses que les chapeaux en paille cousue, et que leur grâce ou leurs accessoires peuvent seuls les rendre distinguées. Dans ce nombre nous citerons celles en gaze rose, ou bleue, glacée en blanc, ornées de rubans de gaze frangés, et ayant au bord un voile de dentelle de soie à dessins gothiques.

— Des capotes en étoffe verte, lilas ou paille, glacées de blanc, avec des rubans blancs brochés dans la nuance de l'étoffe, et une seule branche de fleurs, sont très à la mode.

— Sur des chapeaux de crêpe rose ou blanc, des bouquets de roses mousseuses jaune-pâle ou rose sont d'un joli effet. On en voit beaucoup entremêlés de branches de lierre. Les pavots simples vont très-bien sur la paille. Un bouquet composé d'une branche de lilas d'Espagne, de seringa et de rose des bois était charmant sur une paille d'Italie. En général, il y a grand luxe de perfection dans les fleurs, et nous citerons pour témoignage les magasins de M. Notré, rue du Caire, Basson, Ponthieu et Nattier, rue Richelieu, Cartier, boulevard Italien, et M^{me} Causaubon, qui fait présider le bon goût de l'artiste à la variété du joli parterre qu'elle a érigé au boulevard Bonne-Nouvelle, n° 1.

— Nous ne terminerons pas l'article *chapeaux* sans annoncer à nos abonnées qu'elles trouveront dans notre prochain journal le modèle d'une *capote-calèche* de chez M. Herbaut, et qui, par sa nouveauté et son genre tout à part, est digne de la source où nous l'avons prise. Son succès est du reste assez constaté par le nombre de femmes élégantes qui l'ont adoptée depuis quelques semaines.

SCHALLS. — On porte beaucoup de schalls en tissus de soie très-souples à grands carreaux écossais, vert et lilas, rouge et brun, bleu et noir, etc.; puis des schalls en mousseline-cachemire; puis pour plus d'élégance, les schalls Perse et les schalls Bosphore, tissu croisé, damassé, couleur sur couleur, glacé en blanc et à reflets changeans.

GANTS. — Pour la campagne on achète beaucoup de gants en peau noire ou bronze, brodés en soie rouge, bleue ou verte; au poignet, des élastiques soutiennent et tendent le gant.

— Les dessins des bas de fil d'Écosse sont assez petits. On voit plus de bas chargés de broderies partout, que de ceux n'ayant que des coins.

FANTAISIES. — A la campagne les femmes portent des bas de soie gris-perle ou couleur écarle, brodés en noir.

— Indépendamment des petits tabliers de soie brodés, imprimés ou à carreaux, on voit aussi de jolis tabliers en cachemire des Indes. Ce luxe, qui provient sans doute le plus souvent des débris de vieux schalls des Indes, est très-recherché.

MODES D'ENFANS. — Les petites filles de l'âge de sept à huit ans portent de petits tabliers de jaconas garnis de mousseline brodée de valenciennaise et tuyautée. Une petite garniture, aussi tuyautée, entoure les poches et se trouve au bord des épaulettes. Ces tabliers se portent sur de petites robes de taffetas rose, bleu ou vert à carreaux, avec pantalon blanc.

— Les capotes en gros de Naples à petits carreaux rose et blanc, en jaconas blanc ou en batiste écrue, à coulisses, ou bien les chapeaux en paille cousue, forme basse, doublés de rose, et avec une petite ruche de rubans roses au bord, forment la coiffure la plus générale des petites filles.

— Elles portent beaucoup de manches courtes avec des mitaines noires.

— Les bottines en toile écrue.

— Les cheveux à longues tresses pendantes ou relevées de chaque côté des oreilles par un nœud de ruban.

— Autour du cou un petit sautoir écosais, ou un foulard à fond blanc; beaucoup ne portent qu'un seul ruban noir noué.

— On voit des petites filles ayant un sac en moire brodée, attaché à leur côté par un ruban qui tient à la ceinture; au lieu de rubans, c'est quelquefois une chaîne.

NOUVEAUTÉS. — Les briquets d'Allemagne acquièrent chaque jour un nouvel aspect d'élégance, et on les a rendus susceptibles d'orner même le boudoir d'une jolie femme. On en voit en porcelaine, richement peints et dorés, qui peuvent se placer sur la cheminée comme un joli vase, et faire pendant à une veilleuse. On sait qu'il suffit de soulever un simple ressort pour qu'il s'échappe une flamme dont la durée existe tant que l'on abaisse le

ressort. Rien n'est plus ingénieux que ce système qui, pour s'introduire dans nos usages, n'avait besoin que de se parer de quelque élégance parisienne. Aujourd'hui ces briquets sont adoptés partout. On en trouve de toute dimension et de tous prix chez M. Coqueret, quincaillier, passage de l'Opéra.

— On a transporté sur nos tasses à thé le goût et les nuances qui rappellent les vases trouvés aux fouilles de Pompéi. Ces tasses, théières, bols, etc., ont le fond rouge avec des dessins noirs étrusques. Les anses sont noires; les formes plates et larges. Ceci est une mode assez coûteuse du reste dans sa simplicité, car un thé de ce genre peut aller de deux à quatre cents francs. On en fait beaucoup de tête-à-tête; puis de petits vases pour mettre sur la cheminée.

COUPE D'UNE ROBE A MANCHES SANS PLIS A L'ENTOURNURE.

(Planche n° 10.)

Comme les patrons de cette planche sont faits d'après la gravure, les explications que nous allons donner sont en même tems pour l'ensemble de la robe et les détails de sa coupe. Disons d'abord que l'invention de M^{mes} Leroy et Robert n'excite pas seulement notre attention comme article de modes, nous la regardons aussi comme une invention qui dénote des principes de coupe avec lesquels la réussite est certaine. L'ensemble de la robe est composé d'un corsage dont le dos est plat et en deux pièces, autrement dit à petits côtés; les devans ont aussi de petits côtés dont les coutures biaisent beaucoup et viennent se terminer dans les entournures, à peu près à la même hauteur que les côtés du dos. La manche, sans plis à l'entournure, est d'une forme semblable à la passe d'un chapeau; le bas se plisse et se monte sur un poignet; le *bouffant* de la manche est retenu par plusieurs plis cachés sous le nœud de ruban que l'on voit sur le milieu de l'épaule. Cet

effet de plis la fait paraître en deux pièces. La manche longue qui doit s'y adapter, et que le dessin ne présente pas, est faite pour que le haut soit plissé et réuni au poignet de la petite manche ; le bouffant est aussi arrêté par des plis, ce qui lui fait former le sabot. L'avant-bras est collant ; la couture du dessous du bras a quelques plis dans le haut qui la retiennent et font bouffer le tour. A cette sorte de manches, si l'on supprime les plis que les nœuds retiennent, elle aura la forme de celles qui font le berret, ont un sabot en dessous et une manche collante montée sur le dernier poignet.

Les patrons de ces divers modèles sont sur la planche n° 9 ; en voici l'explication : Il y a deux modèles de dos et de devans ; ils sont pour expliquer que, dans le tracé qu'il faut faire en grandeur naturelle, on doit observer que le nombre de lignes qu'il faut mener doit se faire avec ordre, afin de savoir par où l'on commence et l'on finit. Ainsi, pour le dos (*fig. 1 et 1 bis*), remarquez que la première ligne est celle qui en donne la longueur ; remarquez ensuite que la hauteur des lignes qui traversent est fixée séparément, c'est-à-dire que la deuxième ligne est sur le 0 (*zéro*), et conduit à une distance de 24 centimètres ; la troisième est à une hauteur de 4, et conduit à une distance de 25 ; la quatrième est à une hauteur de 9, et conduit à une distance de 18, etc. Faites la même remarque pour les devans, et, après avoir marqué les lignes et les points aux distances convenues, il ne restera plus qu'à lier tous les points de contour par des lignes faites à la main en assemblant la couture qui réunit le milieu et le côté du devant. On observera que, par l'effet de la poitrine, il faut soutenir, c'est-à-dire froncer imperceptiblement la couture dans la partie comprise entre les points 11—16 (*voyez la fig. 2 bis*) ; cette couture ayant un liseré, il est aisé de la tendre un peu plus sur cette partie.

La manche longue (*fig. 3*) est tracée double ; les numéros qui sont censés être sur le pli indiquent sa longueur et ses principales largeurs ; le sens du droit fil est marqué par une ligne ; le raccourcissement produit par les plis, qui se font en travers sur le milieu du bras, consiste à réunir les points 10 et 50, ce qui donne à la profondeur des plis une ampleur égale à un tiers d'aune. Cette ampleur est peut-être un peu volumineuse en proportion du berret ; on peut facilement retrancher 10 centimètres sur sa hauteur sans rien changer au bas.

La manche courte sans plis à l'entournure est faite pour que l'on puisse voir comment le patron est construit, et quel est le sens du droit fil. On remarquera que l'entournure est formée d'une ligne circulaire qui peut se tracer avec un compas, en posant une branche au point 11 et l'autre au point 18, et faisant ensuite parcourir le crayon dans le sens 18—7. Pour le contour extérieur, l'une des branches serait sur le point 35 et l'autre parcourrait la ligne 60—25. Pour terminer le contour, il faudrait doubler l'écart du compas et le placer de façon à ce qu'il suive la ligne 25—16. On sait qu'à défaut de compas un bout de ruban peut y suppléer. Pour tailler cette manche sans en faire le patron, on peut, sur une coupe d'étoffe, telle que le carré *a—b—c—d* (*fig. 5*), déterminer d'abord le biais par *a—c*, puis établir les points d'après les indications de la *fig. 4*, en remarquant que le point *e* est éloigné de *a* d'une valeur de 15 centimètres, ou un huitième de l'aune. L'étoffe sur laquelle cette manche est placée a une demi-aune de large ; pour celles qui ont moins, il faudra en prendre moins de biais, ou ajouter une pointe sur un côté.

COMPAING.



Depuis le drame de *Chatterton*, on s'est tant occupé de tout ce qui concernait la vie et la mort du poète enfant, que nous pensons être agréables à nos lectrices en transcrivant un extrait de la *France Littéraire*, qui raconte ce qui suit dans une de ses charmantes miscellanées.

LORD CHATTERTON.

Tout le monde sait que Chatterton était un beau jeune homme au front pâle et aux cheveux bruns, qui n'écoula pas les conseils d'un quaker, mais fit de la poésie sur son lit, inspira de l'amour à une honnête femme, reçut des gâteaux de deux jolis enfans, et d'un grand seigneur une place de valet de chambre, vit attribuer, comme Virgile, ses vers à un autre, et, de douleur, but soixante-dix grains d'opium : ce qui fit bien de la peine à la femme qu'il aimait. Tout le monde sait cela depuis qu'un de nos plus grands poètes en a fait un de nos plus beaux drames. Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est ce que je vais raconter.

Quand le quaker eut dit : « Il est mort ! et puis : Elle est morte ! » la toile se baissa et les cokenys de Londres ne virent plus rien. Mais John Bell appela ses domestiques, fit retirer les enfans et porter M^{me} Bell sur son lit. Il envoya chercher un médecin et un notaire ; un notaire pour établir ses droits de conjoint survivant ; un médecin pour constater les décès et acheter le corps du poète. Le notaire et le médecin arrivèrent, et comme Bell allait vite en affaires, chacun se mit à l'œuvre aussitôt.

Le notaire ajusta ses lunettes sur son nez et ouvrit le testament de M^{me} Kitty Bell ; le médecin alla jeter un coup-d'œil sur le corps qu'il venait d'acheter. Le quaker était assis et lisait sa Bible sous son grand chapeau. « Mon Dieu ! disait le quaker, mourir à dix-huit-ans !

— Ce jeune homme n'est pas mort, » dit le médecin.

John Bell dit en grommelant : « S'il n'est pas mort, docteur, son corps n'est pas vendu : qui me paiera son loyer maintenant ? »

Et le notaire dit en ôtant ses lunettes : « Si M^{me} Kitty Bell n'est pas morte non plus, c'est dommage d'avoir fait l'ouverture de son testament.

— M^{me} Bell est morte : » dit le médecin.

Chatterton avait bu l'opium de sa fiole ; mais, au lieu de mourir, il s'était endormi. Le quaker l'avait cru mort ; Kitty avait cru le quaker, et elle s'était laissée mourir franchement, comme une honnête femme qu'elle était.

L'amour est un ange que l'on pourrait nommer l'ange gardien des douleurs. La femme est sublime. Soyez malheureux comme Chatterton, vous serez aimé comme lui.

Pendant que John Bell, le quaker, le médecin et le notaire, faisaient ces réflexions ou d'autres, des claquemens de fouet, des grondemens de roues, des piétinemens de chevaux se firent entendre dans la rue, et un riche équipage s'arrêta devant la porte.

Chatterton, avant de se retirer dans la solitude, avait traversé la vie et les raouts de Londres avec Lauderdale et Talbot. Il s'était jeté dans le tourbillon comme un poète, sans souci du lendemain. Le monde, qui le voyait beau et à la mode sur ses tapis de velours, ne s'était pas informé s'il avait pour demeure une mansarde ou un palais. Chatterton s'était plu à ce contraste ; il avait adoré cette double vie de poétique misère et d'élégance puérile, et chaque soir il avait quitté sa petite chambre sous les toits et son pourpoint usé pour se mêler en habit de soie aux fêtes des ladies et des lords.

Chatterton avait un beau visage pâle et des yeux d'aigle ; un soleil de poésie resplendissait dans ces yeux et sur ce visage.

Son esprit avait du cœur ; sa parole était douce et voilée. Lady Amundeville se prit d'une belle passion pour lui.

Lady Amundeville était une beauté anglaise, blanche, avec une taille mince, des cheveux blonds et des yeux bleus. Elle était sentimentale, romanesque, et désespérait de ses rigueurs la foule d'adorateurs dandys qui se pressait autour d'elle. Quand elle aperçut Chatterton, elle sentit que le destin de sa vie était fixé. Chatterton voyait de plus haut et de plus loin que toute cette nuée de fashionables, ou plutôt il était le seul qui vît au-delà d'un ruban ou d'un gant. Lady Amundeville d'abord se trouva l'âme plus grande auprès de Chatterton ; elle s'avoua qu'il était sublime, bientôt qu'il était aimé.

Chatterton quitta Londres avant de savoir sa bonne fortune. Lady Amundeville avait gardé son secret, et deux choses manquaient à Chatterton pour le deviner ; il n'était encore ni fat ni amoureux. Lady Amundeville resta seule avec son amour ; et, comme c'est l'ordinaire quand il est vrai, son amour augmenta. Puis elle apprit que Chatterton était l'auteur des poèmes de *Rowley*, puis enfin qu'il mourait, faute d'un morceau de pain, dans la maison de l'honorable industriel John Bell. A cette nouvelle, l'ange dont je parlais plus haut déploya ses grandes ailes dans son cœur.

Veuve, sans enfans, maîtresse de son bien, elle avait assez d'or pour faire de Chatterton un nabab et un comte, assez d'amour pour en faire son mari, quoiqu'il ne fût ni comte ni nabab. Elle demanda ses chevaux et partit en grande hâte pour lui offrir tout cela.

« Où est M. Chatterton ? dit lady Amundeville.

— Ce jeune homme a décidément de belles connaissances, » dit John Bell.

Le médecin conta le drame qui venait de se passer. Lady Amundeville rougit, et un peu de jalousie se glissa dans son cœur. Mais Kitty Bell était morte, et les

femmes aiment bien plus celui que d'autres femmes ont aimé. Pourquoi cela ? Je n'en sais rien.

« M. Chatterton est mon parent, » dit lady Amundeville.

On porta Chatterton dans la voiture de milady ; milady s'assit près du poète endormi. Les chevaux volèrent, et le beau couple entra sous la voûte du château d'Amundeville.

Quand Chatterton s'éveilla, ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune lady assise près de son lit.

« Mon Dieu, dit-il, vous avez pris le pauvre poète en pitié ; je suis dans le ciel.

— Vous êtes sur la terre, dit lady Amundeville, mais vous êtes chez moi. »

Les regards de Chatterton se promenèrent avec étonnement sur les tentures de soie qui se drapaient avec grâce au-dessus de sa tête, sur les meubles de laque, les vases de porcelaine et les glaces de Venise qui décoraient l'appartement.

« Ah ! dit-il avec un soupir, je n'avais vu que vos yeux ! »

Lady Amundeville fut flattée de ces derniers mots du poète.

« Chatterton, dit-elle en souriant, vous êtes ici dans le pays des fées. Vous avez vécu dix-huit ans chez les hommes ; une triste vie, n'est-ce pas ? Vous êtes maintenant chez le roi Obéron et la reine Titania. Les larmes que vous avez versées là-bas vous seront ici des perles et des diamans ; car le roi et la reine vous aiment, Chatterton. »

Lady Amundeville était plus belle que le ciel et les fées ; un léger incarnat illuminait ses joues. Le poète restait immobile, et retenait le souffle de ses lèvres, comme s'il eût craint de faire évanouir l'apparition.

« Chatterton, dit lady Amundeville, les poètes, sur la terre, sont de beaux enfans nus que les épines déchirent toujours. Vous serez un lord ici ; vous aurez un palais, et de jeunes pages vous serviront à boire dans des coupes d'or.

— Lady Amundeville ! dit le poète.

— Prenez garde, dit-elle, vous allez rompre le charme ! Vous vouliez vous tuer, méchant ! Dieu ne le voulait pas. Et je suis venue, moi ; j'ai pris le pauvre ange dans mes bras, et je l'ai conduit ici. Je ne veux plus que vous songiez à vos douleurs passées. Je vous aime ; je ne veux pas que des heureux comme Talbot et Lauderdale puissent avoir lieu de plaindre un malheureux comme vous. Chatterton, vous serez lord comme eux, et je serai votre femme. »

Deux mois après, le chapelain du château célébrait le mariage de haute et puissante lady Amundeville avec sa seigneurie lord Chatterton, comte de Rochester, Gloucester, Plymouth, Falmouth, etc.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

La Tour de Londres *,

PAR ALPHONSE BROT.

Voici le beau tems qui revient, et avec lui les longues soirées, les matinées délicieuses. Le printemps, c'est l'espérance de l'été, c'est le repos après les fêtes et les bals de l'hiver ; ce sont les douces rêveries sous les allées parfumées, les suaves promenades sur l'eau, enfin c'est le bonheur. Cependant, ce bonheur tout recueilli et tout paisible a besoin de petites surprises, de visites inaccoutumées pour trancher un peu avec son cours uniforme. Aussi, tout ce qui se présente avec un visage riant, un langage choisi et d'élégantes manières, est-il certain d'être le bien-venu ; mais les amis tout seuls n'ont pas droit à cette hospitalité fraternelle ; souvent un hôte plus discret et plus timide leur est préféré. Rival bien aimé, il ne sort du boudoir de nos jolies dames que pour les accompagner dans leurs promenades de la journée, et cet

hôte si bien accueilli, si bien choyé, c'est le livre qui plaît et parle au cœur.

Revenons à celui de M. Alphonse Brot.

Quels que soient les jugemens divers portés sur *la Tour de Londres*, nous le déclarons ici, c'est un livre qui, par sa forme et son exécution, ne peut passer inaperçu. Avant un mois M. Brot sera regardé comme un hardi novateur ou comme le superlatif du ridicule ; jusqu'ici, nous avons cru tous qu'un roman n'était qu'un roman, M. Brot va nous prouver qu'un roman peut en être deux. Parlons plus sérieusement ; dans *la Tour de Londres*, qu'on aurait pu appeler d'un autre nom, se trouvent deux intrigues qui se lient, s'entremêlent et se succèdent ; l'une, c'est l'histoire d'un poète au seizième siècle, l'autre c'est l'histoire d'un poète au dix-neuvième siècle ; le premier de ces deux romans est tout en lettres, le second tout en action. Tout cela est combiné assez adroitement, il faut en convenir. Le lecteur passe sans effort et toujours avec plaisir au milieu de deux routes qui lui sont offertes. Dans la partie épistolaire, c'est un développement de sentimens doux, tristes, approfondis, emportés par momens, puis fougueux, en délire. Et tout cela est écrit avec vérité ; on serait presque tenté de croire que l'auteur s'est mis en scène sous un nom supposé, et qu'Arièle existe autre part que dans son livre. L'analyse de ce roman est toute simple. Arièle est obligée de partir pour un voyage dans les Alpes au moment où l'action commence, et Wilhelm, chagrin, lui écrit ; ses lettres sont profondément senties, il y a là une grande étude des femmes, on dirait que M. Alphonse Brot a pénétré dans leur âme avec un scalpel.

Arièle tombe bientôt malade, Wilhelm accourt et la trouve mourante. Comme vous avez assez d'esprit pour le penser, elle ne meurt pas, car il n'y aurait point de *Tour de Londres* ; elle se rétablit, et Wilhelm est obligé de revenir à Paris. Les lettres se succèdent alors ; Wilhelm,

* 2 vol. in-8°, chez Auguste Labot et Charles Lelong, libraires, rue Percée, n° 11.

pour adoucir un peu l'exil d'Arièle, lui envoie presque avec chaque lettre un fragment de la *Tour de Londres*. Voici donc les deux actions qui marchent de front, se heurtent et se croisent. Le grand Milton, le poète Thomas Otway et le roi Charles II sont en scène. Aux petits épisodes de l'intimité succèdent les grands mouvemens dramatiques. Ici c'est une débauche de grands seigneurs, la première représentation de *Venise sauvée*, un poète insulté au milieu de son triomphe. Là, c'est Milton doutant de son génie, c'est le pauvre aux prises avec le noble et dominant le noble, c'est la mort touchante du vieux Milton.

Ceci n'est qu'une esquisse de ce que contient le livre. Nous ne donnerons aucun éloge à M. Alphonse Brot, nous le renvoyons aux jugemens de ses nombreux lecteurs; mais en revanche nous ne lui adresserons aucun reproche. M. Brot n'en est pas à son début, et d'ailleurs il en est des livres comme des hommes, quelques-uns font leur chemin tout seuls, sans autre appui que leur force, sans autre intrigue que leur talent.

Théâtres.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Les débuts de M^{lle} Robert, annoncés depuis si longtemps, ont eu lieu il y a quelques jours dans *Andromaque*. Le rôle principal était confié à la jeune débutante, qui a obtenu un succès tel, qu'après la pièce on l'a redemandée. M^{lle} Robert a joué avec beaucoup de feu et de vivacité, peut-être même avec trop d'ardeur, car dans plusieurs passages elle nous a paru plutôt

suivre les vieilles traditions de l'ancienne tragédie, que vouloir rendre la nature simple et sans manières.

VARIÉTÉS. — M. Denery vient d'obtenir un succès complet dans la petite pièce qu'il a donnée aux Variétés: *Changement d'uniforme*; cette pièce, entrecoupée de jolis couplets, est d'un intérêt suivi. M. Philippe et M^{lle} Nougaret ont contribué à la réussite de ce vaudeville par leur bonne tenue et leur naturel.

VAUDEVILLE. — *Mathilde* vient encore d'ajouter un fleuron à la couronne théâtrale de M. Bayard, et d'illustrer le nom de son collaborateur M. Laurencin. Cette comédie-vaudeville en trois actes est remarquable par des scènes aussi comiques que bien amenées. Arnal, au milieu des scènes de jalousie de deux ménages, est fort amusant avec tous les contre-tems qui l'accablent. M^{me} Thénard et Lafont n'ont pas été moins remarquables.

— Dimanche a eu lieu à Tivoli la *Fête européenne*. C'était un admirable coup-d'œil que ces torrens de toilettes élégantes tourbillonnant dans ces allées de verdure, éclairées par des millions de verres de couleur. Deux délicieux orchestres et la musique du 54^e de ligne exécutaient les quadrilles, valse, galops, symphonies et marches les plus remarquables; l'ascension de M. Margat dans un superbe ballon; un feu d'artifice, chef-d'œuvre de pyrotechnie; un charmant théâtre; tels étaient les élémens de cette fête. Le duc d'Orléans et le prince de Syracuse assistaient à cette solennité. Tout rendait délicieuse cette réunion, et tous les dimanches la rue de Clichy sera un Longchamps d'équipages qui monteront vers ce jardin enchanté.

A ce Numéro est jointe la planche 1165.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

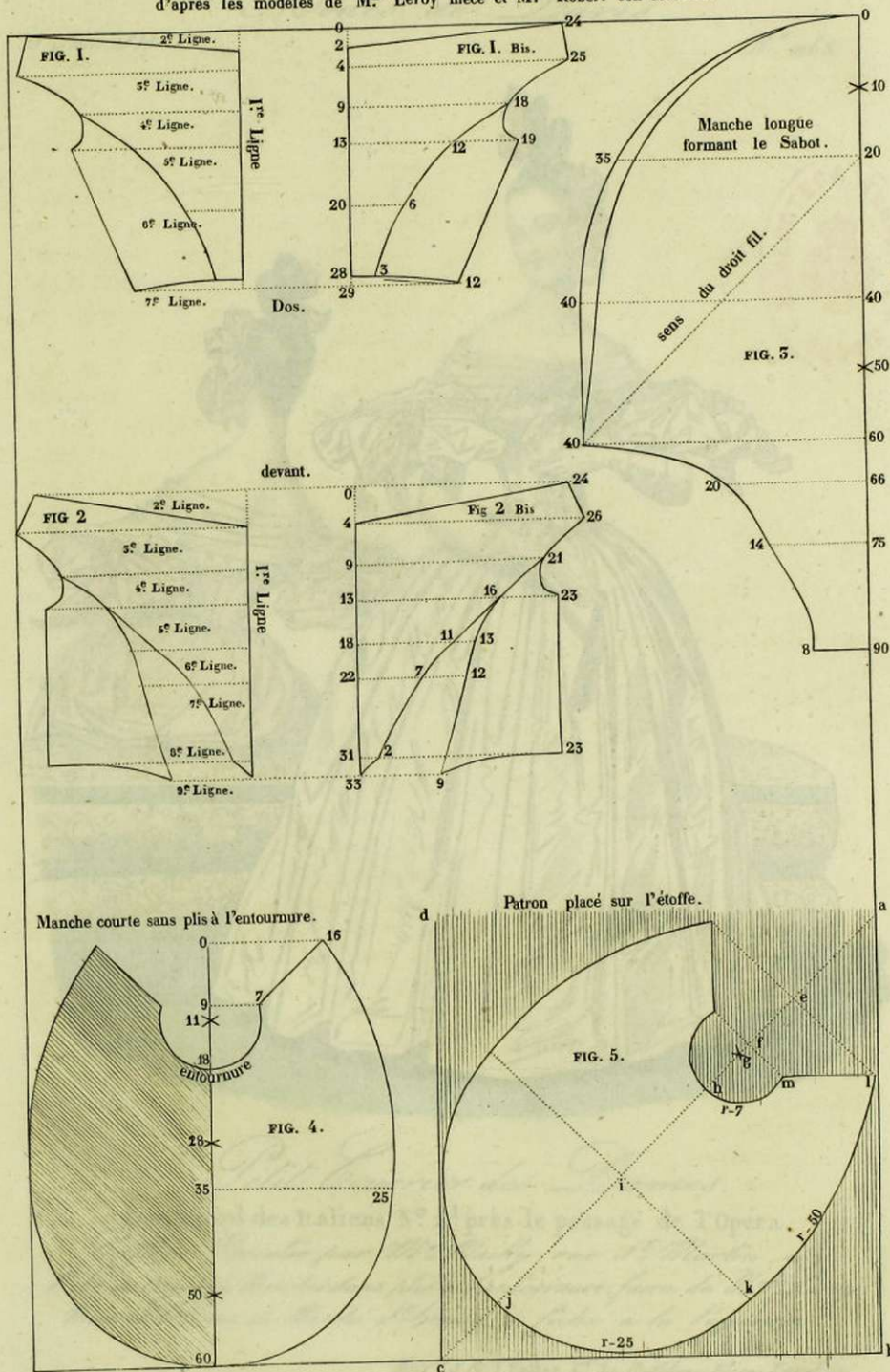
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

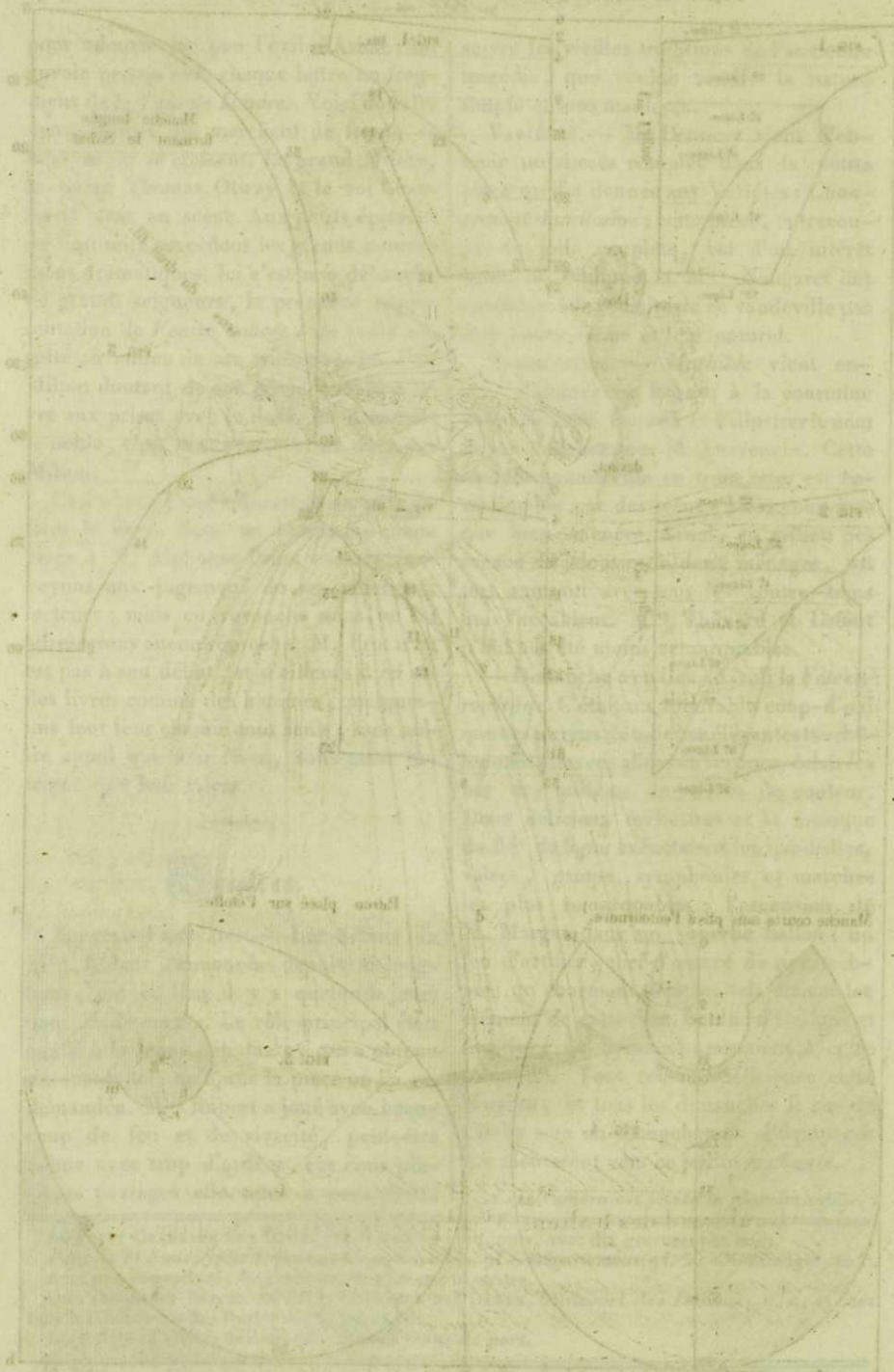
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

COUPE DE CORSAGE ET MANCHE DE ROBE

d'après les modèles de M^{lle} Leroy nièce et M^{me} Robert son associée.



COUPE DE GORGE ET MARCHÉ DE L'EAU
D'après les notes de M. Lamy, ingénieur en chef, et M. Lamy, ingénieur en chef.



Modes de Paris.

20 Juin 1835.

N.º 265



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Coffure Exécutée par M. Mailly rue St. Martin, 149.
Robe en Organdi, Manches sans plis à l'entourure façon de M.º Leroy.
Nœud et Ce. rue du Marché St. Honoré, 4. fichu à la Payanne.

Mess. S. & J. Fuller N.º 34. Rathbone Place, London.